

**AVERY, Donald H., *The Science of War : Canadian Scientists and Allied Military Technology During the Second World War* (Toronto, University of Toronto Press, 1998), xv-406 p.**

Jean-François Auger

Volume 53, Number 3, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005318ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005318ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Auger, J.-F. (2000). Review of [AVERY, Donald H., *The Science of War : Canadian Scientists and Allied Military Technology During the Second World War* (Toronto, University of Toronto Press, 1998), xv-406 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 53(3), 424–426. <https://doi.org/10.7202/005318ar>

publiques. La deuxième faiblesse réside dans la disproportion entre les périodes étudiées : celle qui va de 1870 à 1900 ne fait l'objet que d'un court chapitre, tandis que les années 1930, riches en affaires douteuses et en tentatives de réformes, accaparent à elles seules plus de la moitié du livre. On pourrait attribuer ce déséquilibre à la quantité d'information pour chaque période. Les choix effectués par l'auteur me paraissent être des arguments plus sérieux.

Ces faiblesses mises à part, il faut saluer cet ouvrage à la fois clair, informatif et stimulant. Espérons que la suite sera du même calibre.

Centre interuniversitaire d'études québécoises  
Université du Québec à Trois-Rivières

PIERRE LANTHIER

AVERY, Donald H., *The Science of War: Canadian Scientists and Allied Military Technology During the Second World War* (Toronto, University of Toronto Press, 1998), xv-406 p.

Les historiens reconnaissent généralement l'importance de la Seconde Guerre mondiale dans l'histoire des sciences contemporaines, notamment en ce qui a trait à l'établissement de relations plus étroites entre les scientifiques et les militaires. Dans le livre *The Science of War*, Avery présente une synthèse originale de la contribution des scientifiques canadiens aux recherches militaires durant cette guerre. Il réussit à nous faire comprendre le cas canadien en le situant dans le contexte de la collaboration avec l'Angleterre et les États-Unis. Cette approche comparative permet d'évaluer la contribution du Canada qui, sans avoir été tout à fait centrale, n'a pas non plus été marginale dans l'effort de guerre des alliés. Avery évalue le rôle des scientifiques canadiens sous l'angle de la conception, de la production et de l'utilisation de nouvelles armes de combat et de systèmes de défense. À ce sujet, il affirme que « the role Canadian scientists played was often pivotal, but at other times less than crucial » (p. 256).

D'entrée de jeu, le lecteur trouve les principales institutions canadiennes qui furent concernées par les recherches militaires. Le Conseil national de recherches (CNR), le ministère de la Défense nationale et les universités de Toronto, McGill, Queen's et de Montréal surgissent du tableau général. Les scientifiques les plus actifs et les plus influents dans l'organisation et la conduite des recherches sont également présentés. Avery met en valeur les figures du général et ingénieur A. G. L. McNaughton, de C. J. Mackenzie, directeur du CNR, Frederick Banting, récipiendaire d'un prix Nobel et responsable des recherches bactériologiques et médicales, et Otto Maass, chimiste de McGill et directeur des programmes de guerre chimique et bactériologique. L'auteur s'y intéresse particulièrement parce qu'ils disposaient d'une autorité administrative très grande, de sources de financement considérables et de contacts privilégiés avec les hauts responsables militaires canadiens, américains et anglais.

Dans les deux premiers chapitres, Avery situe le contexte scientifique, politique et militaire précédant le déclenchement des hostilités. Il s'attache à montrer l'établissement de la collaboration interalliée durant les premières années. Le Canada jouait alors, grâce à l'initiative des Anglais, un rôle charnière (p. 67). Dans les chapitres 3 à 7, Avery étudie comment la collaboration interalliée se déroula dans les faits. Les recherches sur le radar constituent, sans aucun doute, l'exemple par excellence d'une coopération intense (chap. 3). Un chapitre porte sur les explosifs, dont le fameux RDX, et les fusées de proximité (chap. 4). On ignore trop souvent aussi que le Canada participa à la mise au point d'armes bactériologiques (chap. 5) et chimiques (chap. 6). Finalement, Avery raconte une fois de plus l'histoire de l'établissement du Laboratoire anglo-canadien à l'Université de Montréal. Les deux derniers chapitres explorent les rapports entre les scientifiques et les militaires. En effet, ces derniers durent concilier les impératifs de la sécurité nationale avec la nécessité d'échanger des renseignements dans les recherches (chap. 8). Avery aborde finalement l'impact de la guerre sur la communauté scientifique et sur ses relations avec les militaires au début de la Guerre froide (chap. 9).

Un tel ouvrage de synthèse était attendu au moins depuis C. P. Stacey, *Arms, Men and Governments* (Ottawa, 1970), ou au plus depuis W. Eggleston, *Scientists at War* (Toronto, 1950), pour faire le point sur les nombreux travaux publiés ces dernières années. Ainsi Avery tient-il compte de l'historiographie canadienne, anglaise et américaine la plus récente sur des objets comme la science, l'armée, la politique étrangère, les universités. Cependant, certains travaux d'historiens, qui ont contribué à notre compréhension des recherches scientifiques canadiennes durant cette guerre, n'ont pas été utilisés. Nous pensons au texte de S. B. Langeley, publiés dans *Scientia Canadensis* (1986) sur les détails du projet Habbakuk. Nous pensons également à la première étude d'importance sur le rôle des scientifiques dans l'affaire d'espionnage Gouzenko publiée par P. Dufour dans le *Journal of Canadian Studies* (1981). Bien que le livre repose essentiellement sur des sources secondaires, Avery a consulté également les Archives nationales du Canada, d'Angleterre et des États-Unis, les archives universitaires et les archives gouvernementales. De plus, il a dirigé vingt-quatre entrevues avec des scientifiques qui participèrent de près ou de loin aux événements.

En fin de volume, le lecteur trouvera une chronologie des principaux événements, des renseignements biographiques brefs sur les acteurs, une bibliographie exhaustive et un index. Le livre est bien écrit dans son ensemble, bien que nous ayons identifié des erreurs, dont l'orthographe du nom de R. C. Fetherstonhaugh (p. 376). Les lecteurs qui connaissent déjà cette période de l'histoire des sciences trouveront peu de choses nouvelles dans ce livre; ceux qui cherchent une synthèse compréhensive sur le sujet y trouveront en revanche leur compte, notamment comme ouvrage de référence. Dans tous les cas, Avery, qui s'est fait connaître pour ses publications sur le rôle des immigrants dans la société et l'économie canadienne au XX<sup>e</sup> siècle, nous sert un

exemple de contribution savante à la compréhension de l'histoire des sciences au Canada.

*Centre interuniversitaire de recherche  
sur la science et la technologie (CIRST)  
Département d'histoire  
Université du Québec à Montréal*

JEAN-FRANÇOIS AUGER

BRODEUR, Raymond, *Catéchisme et identité culturelle dans le diocèse de Québec de 1815* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Religions, cultures et sociétés », 1998), 309 p.

Première publication d'une nouvelle collection consacrée aux rapports entre religion et société, *Catéchisme et identité culturelle dans le diocèse de Québec* retrace l'aventure éditoriale du catéchisme de 1815. L'étude s'intéresse à l'histoire de ce livre en portant une attention particulière à son concepteur, l'évêque de Québec, Joseph-Octave Plessis. Pourquoi le catéchisme de 1815? Parce que, selon Brodeur, sa production représente un tournant dans l'histoire religieuse: plus qu'un simple condensé des doctrines chrétiennes, le livre dénote un réel désir d'adapter les contenus à la culture et au contexte québécois.

Quatre parties composent l'ouvrage. La première, essentiellement descriptive, présente le contexte sociopolitique du demi-siècle qui suit la Conquête. Des éléments de la vie et de la carrière de Plessis sont intégrés à la trame événementielle reconstituée à l'aide des principales études historiques sur la période. L'auteur décrit l'évêque comme un homme doté de grandes qualités intellectuelles et d'une force morale peu commune, capable de négocier avec les pouvoirs politiques et, en particulier, avec le gouverneur Craig à qui il sait tenir tête.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, Raymond Brodeur démontre que le même aplomb caractérise l'évêque quand il s'agit de défendre son projet de catéchisme devant les membres du clergé, en particulier devant les sulpiciens français. Cette partie expose sur un plan chronologique les étapes successives de la production du catéchisme de 1815. L'auteur présente les premiers catéchismes québécois (chapitre trois), examine le catéchisme de 1777 (chapitre quatre), avant de s'arrêter plus longuement sur les étapes de la rédaction du catéchisme de 1815 (chapitres cinq, six, sept). Grâce à la correspondance de Plessis, il met en lumière les objectifs qui animent l'évêque, à savoir le désir de fortifier l'Église et de consolider la foi. Brodeur retient des longs échanges épistolaires entre Plessis et le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, le théologien français Jean-Henry-Auguste Roux, le souci pastoral et pédagogique du premier, qu'alimente son expérience du ministère dans les paroisses, et qui contraste avec la frileuse orthodoxie dogmatique et les scrupules grammaticaux du second. Pour plus de clarté, l'auteur aligne les arguments de Plessis et de ses contradicteurs et les classe selon leur nature. Globalement,